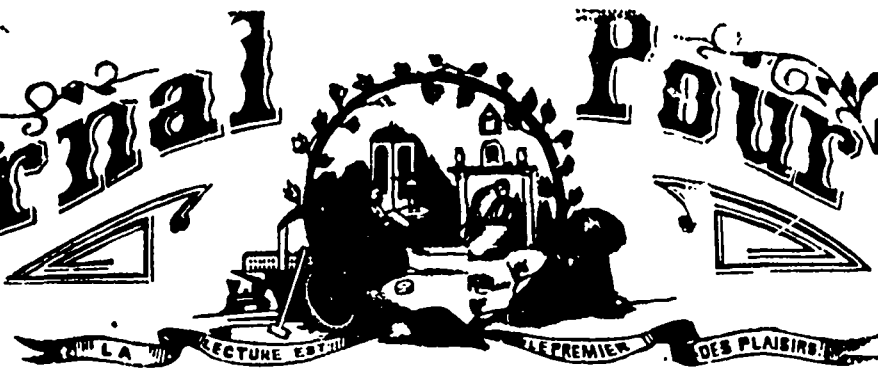


Journal Pour Tous



LA LECTURE EST LE PREMIER DES PLAISIRS

Vol. II.

OTTAWA, 11 DECEMBRE, 1879.

No. 13.

UN ROI DANS LA CAMPINE.

Suite.

— Eh ! cher petit père ! je serai dimanche prochain la vierge qui doit figurer à l'occasion du tir, n'est-il pas vrai ? le syndic me l'a promis lui-même. »

En voyant le charmant sourire de la petite fille, la figure d'Henri prit une expression de douceur :

— Oui, oui, chère petite Anna, c'est toi qui présenteras le bouquet au roi ; oh ! tu seras si jolie ! je te rapporterai de la ville une belle robe blanche.

— Et de beaux rubans en soie bleue, père ?

— Oui, en belle soie bleue.

— Oh ! comme je serai belle ! » s'écria l'enfant, et de joie, elle se mit à danser dans la chambre. « Oh ! comme je serai jolie, Bernard ; une robe blanche avec des rubans de soie ! » et elle prit le garçon par la main, comme pour l'inviter à partager son bonheur ; mais celui-ci était triste et il détourna ses yeux, qui étaient prêts à verser des larmes.

— Bernard, pourquoi êtes-vous si triste ? n'aimez-vous pas que je sois la vierge ? »

Le jeune garçon murmura : « Je ne pourrai assister à la fête, chère petite Anna ! »

— Hélas ! » répondit la petite fille ; sa folle joie disparut instantanément, et elle s'arrêta un moment comme pour trouver une solution à la difficulté. Bientôt elle s'élança de nouveau vers Henri : « Père, père, s'écria-t-elle, est-ce que Bernard pourra offrir la flèche au roi ? »

— Oh ! les malins gaillards, dit Henri en riant, eh bien ! nous le demanderons au syndic.

— Et il l'accordera ?

— Peut-être ; je le crois bien.

— Oh ! s'écria alors l'enfant pleine de joie, Bernard, vous offrirez la flèche au roi, la jolie flèche garnie de plumes bariolées, et je figurerai la vierge, et j'offrirai le grand bouquet de fleurs, quel bonheur ! »

Et les deux enfants se mirent à courir et à sauter par la chambre, tant leur joie était grande.

Quelques instants après, Henri se leva, souhaita le bonsoir à Pierre et à Gertrude, refusa de recevoir leurs

remerciements, et, suivi de ses domestiques et de ses servantes, il quitta la ferme.

II.

La cloche résonnait joyeusement par le village, et annonçait la fin de la grand-messe. Une foule compacte se précipita par la porte trop étroite de l'humble église, et se répandit en flots tumultueux sous les arbres verdoyants qui ornaient la vaste place.

Celle-ci avait un air de fête. Les tilleuls étaient ornés de draperies rouges et blanches, et le long des maisons on avait planté de jeunes sapins, élevé des arcs de triomphe et d'autres ornements, ou l'on y avait appendu aux façades des bannières de différentes couleurs.

En un instant, toute l'enceinte fut couverte de monde et présenta le spectacle le plus animé : ici flottaient au vent les banderoles et les drapeaux des diverses gildes ; là brillaient les jeunes paysannes avec leurs beaux bonnets à barbes tombantes, ou avec le gracieux petit chapeau de paille dont les rubans flottaient sur leurs épaules. De nombreux jeunes gens, vêtus de blouses bleues, couraient de côté et d'autre, tenant à la main des arcs ou des arbalètes, ou regardaient avec curiosité les sociétés qui arrivaient.

Sur les grandes tables des cabarets, les cruches pleines et les verres s'entre-choquaient sans cesse, au bruit des causeries et des éclats de rire.

Tout à coup, plusieurs tambours donnèrent le signal du départ ; la foule des enfants, des jeunes paysannes et des curieux se forma aussitôt en cercle autour d'eux, et les sociétés, accourant en hâte, eurent peine à se frayer un passage à travers les masses.

Les étendards furent remis à des jeunes gens montés sur de robustes chevaux de labour parés de draperies de toutes couleurs : ceux-ci, allant et revenant au trot, ouvrirent aux gildes un large chemin au milieu des habitants du village.

Les gildes se mirent lentement en mouvement. Chaque société était précédée d'un tambour ; après celui-ci venait un homme fortement bâti qui agitait, comme une bannière vic-

torieuse, au-dessus de la tête des rois et des syndics, une longue banderole attachée à un bâton. Les dignitaires, ornés de chaînes en argent, d'écus et de médailles, s'avançaient gravement, suivis des sociétaires rangés deux à deux, et portant à la main leurs arcs enjolivés de différentes manières.

La gilde de Saint-Sébastien ouvrait la marche. Au milieu de ses membres s'avançait une charmante enfant, une petite fille vêtue d'une robe blanche, et portant sur la tête une couronne de fleurs de même couleur. Deux des plus jeunes sociétaires la conduisaient. Ils étaient aussi chargés de la garde de l'oiseau en bois, que la jeune fille tenait à la main, car c'était une honte ineffaçable que de se le laisser ravir. Pareille chose s'était déjà vue, et avait maintes fois donné lieu à des rixes sanglantes.

La petite Anna, avec sa couronne de fleurs sur ces boucles blondes, était si séduisante, que les mères la montraient du doigt à leurs enfants :

— Voyez donc comme la petite vierge est jolie ! »

Et les enfants frappaient, d'admiration, dans leurs petites mains.

Venait ensuite Bernard avec la riche flèche d'honneur destinée au vainqueur.

Les sociétés invitées marchaient derrière dans le même ordre, en prenant rang d'après leur ancienneté. Les gildes, suivies par une foule innombrable, traversèrent la place du village au milieu des applaudissements et des cris de joie des spectateurs.

A un quart de lieue du village se trouvait une vaste plaine au milieu de laquelle on avait élevé une haute perche. A l'arrivée des gildes, celle-ci fut abaissée et relevée ensuite, portant à son extrémité l'oiseau de bois. Alors les arcs furent tendues et les flèches tirées des carquois ; le sort décida de l'ordre dans lequel devait tirer chacun des membres de la gilde de Saint-Sébastien.

L'ancien roi ouvrit la lutte ; il lança sa flèche dans les airs et frappa l'oiseau d'un coup violent. Celui-ci oscilla, mais resta néanmoins solidement fixé sur la perche.

Dès ce moment, les flèches sifflèrent dans l'air ; beaucoup allèrent se perdre inutilement dans l'espace, ou